

POUR LES CULTIVATEURS

Cultivateurs, un peu de fierté

S. V. P.

Je me trouvais un jour dans une paroisse, et ce jour n'est pas très loin d'aujourd'hui. J'avais une conférence agricole à donner.

Je me rendis donc à la salle des conférences vers les sept heures de l'après-midi : la salle était comble et tous les officiers du Cercle agricole étaient à leur place.

A voix basse, je demande au président du Cercle agricole de vouloir bien présider la séance. Voici la réponse qu'il me fit : "Monsieur le conférencier, ça n'a pas de bon sens que je préside la séance, je ne suis rien qu'un "habitant", et ça aurait l'air drôle !"

Combien souvent ces tristes réponses frappent nos oreilles !

S. v. p. un peu plus de fierté, messieurs les cultivateurs !

Etes vous donc inférieurs aux autres classes de la société, êtes vous moins utiles, moins respectables, moins intelligents ? Je ne le crois pas.

Ayez donc de la dignité, et conservez au cœur cette fierté bien placée et si légitime qui vous fera revendiquer votre place au soleil, et qui vous donnera de la volonté pour accomplir largement le rôle social assigné à tous les cultivateurs.

Je suis toujours étonné de rencontrer des cultivateurs qui ont honte de leur profession, ou qui se croient les derniers dans l'échelle sociale.

Homme des champs, sache-le une fois pour toutes : tu appartiens à la profession créée par Dieu lui-même, n'est-ce pas honorable ? Tu es le plus indépendant des hommes, car tu n'as pas de patron, de gérant, de chef d'atelier, de contre-maître pour te diriger : tu n'as affaire qu'à un Grand Contre-maître qui fait pousser et croître les moissons.

Homme des champs, ne l'oublie pas, tu es le nourricier du genre humain. Sans toi, pas de vie possible sur terre ; c'est de toi que nous recevons le pain de chaque jour, le lait, la viande, le beurre, le fromage, les fruits, les légumes, les conserves et tous les aliments que l'on consomme sur nos tables.

Quoi aurais-tu honte de cotoyer les autres classes de la société, toi

qui, pour leur fournir la nourriture, peines d'un bout à l'autre de l'année, dans ton champ au grand soleil. Il est vrai que tu as bien des joies, mais réellement ton travail demande des efforts. Et ceux-ci sont les plus utiles à l'humanité, car ils nous donnent le pain quotidien.

Ce sont encore les populations agricoles qui conservent la foi, les traditions, les caractères nationaux d'une race, qui fournissent les milliers de soldats et ceux qui vont à la conquête des âmes et ceux qui défendent la patrie.

Tous les pays doivent à l'agriculture les vertus fortes et viriles, et toutes ces qualités d'ordre, d'économie, de persévérance, d'activité, d'endurance. Mgr Dupanloup disait un jour : "Je dois ici, j'en sens le besoin, je dois remercier solennellement l'agriculture, au nom de la société et de la religion. L'agriculture fait les peuples riches et heureux, elle forme les citoyens méritants ; elle fournit des prêtres à la religion et à la patrie des défenseurs redoutables à ses ennemis. Honneur donc à la culture, quelque nom qu'elle porte, à qui l'œuvre triennale qu'elle s'applique, quelques produits qui sortent de ses mains.

Honneur aux hommes qui, la comprennent et l'apprécient dans sa dignité et ses services s'y dévouent, lui apportent, soit leurs bras, soit leur science et leur méthodes, soit les glorieux encouragements de leurs prix et de leurs récompenses. Hommes des champs, soyez fiers d'être appelés "poussins de charnières, semailles de blé, "habitant". Vous n'êtes pas seulement des semeurs de blé, non, vous semez de par le monde les générations fortes et viriles, vous créez les peuples de foi robuste, vous conservez les traditions et les forces de la patrie.

Cultivateurs, soyez fiers et comprenez la noblesse de votre profession et le rôle bienfaisant que vous jouez dans la société. Un grand homme disait un jour : "Rien n'est meilleur que l'agriculture, rien n'est plus beau, rien n'est plus fécond, rien n'est plus utile, rien n'est plus digne d'un homme libre". Il avait raison.

Hommes des champs soyez fiers ! Jean Charles MAGNAN, Agronome officiel, St-Casimir, P. Q.

L'Action Sociale.

Culture et approvisionnement

Voici quelques problèmes de nature à intéresser ceux qui s'occupent d'agriculture, de coopération et de vie chère.

1^o.—S'il y a dans Montréal et la banlieue 600,000 habitants, et que chacun boive une demi chopine de lait par jour ; il faudrait aux laitiers 12,000 vaches donnant du lait à l'année, c'est-à-dire environ 18,000 vaches.

2^o.—Si chaque famille (6 personnes) mange par semaine un poulet, une livre de miel, une douzaine d'œufs, il faudra par année 5,200,000 poulets, livres de miel et douzaines d'œufs.

3^o.—Si chaque famille se paye, tous les ans, une dinde, un gallon de sirop d'érable, un baril de pommes, un "cassot" de fraises, framboises, etc., il faudra, rien qu'à Montréal par année, 100,000 dindes, gallons de sirop, etc.

Je ne parle pas des jardinages, choux navets, fèves, blé d'inde, que les ménages ouvriers surtout devraient si prodigieusement produire, et qui ont subi de si nombreuses pertes, et qui ne sont pas de la ville qu'à la campagne.

On remarquera la modération de ces estimations, et pourtant, qu'elle est la réalité dans tout cela !... C'est qu'un grand nombre de petites gens se privent de toutes façons. On ne boit pas de lait ou on le boit bien maigre ; les mères en souffrent les bébés en meurent.

Le miel est aliment-remède, excellente au goût, à l'estomac et à la gorge, surtout au temps des rhumes se paye 15 sous la livre, aussi cher que les toulous qui brûlent l'estomac de nos enfants.

Au lieu de produits en conserves, emballés depuis deux ans peut-être dans quelque usine américaine, que d'aliments naturels, qu'économiques ne mettraient-ils pas la santé dans nos muscles, si une organisation coopérative bien menée transportait sur nos tables un peu de la campagne canadienne ?

Tout le monde se plaint que la vie est dure ; les salaires ne sont jamais assez forts, on paye énormément cher, on reçoit des produits inférieurs, et notre proportion de tabac et de vin est exorbitante. Et c'est dans une province agricole, comme Québec, à un raccourci de chemins de fer des plus avantageux, qu'on ne peut trouver de quoi s'approvisionner convenablement.

Une réaction s'impose ; des hommes d'initiative sont à organiser définitivement le comptoir coopératif de Montréal, afin qu'ils puissent procurer aux meilleures conditions possibles les produits de nos campagnes en servant l'unique intermédiaire entre le producteur et le consommateur. Soixante-quinze coopératives agricoles existent déjà dans Québec, d'autres s'établiront

AVIS : AVIS :

J'ai l'honneur d'informer le public d'Edmundston et des alentours que je viens d'ouvrir un atelier de **MARCHAND-TAILLEUR** à l'ancienne place de M. P. FOURNIER, (voisin du Grand Central Hotel).

Et j'ai le plaisir de vous dire que j'ai le plus beau choix en fait de

PARDESSUS ET HABILLEMENTS

pour automne et hiver et j'en ai pour tous les goûts, à des prix très modérés.

J'invite tous les anciens clients de M. P. Fournier et le public en général à venir me voir s'ils veulent avoir satisfaction garantie sur tous les rapports, et n'attendez pas trop tard pour faire votre choix. Je ferai aussi le pressage et repassage.

Donc en foule chez

J. H. NAP. GOSSELIN

Marchand-Tailleur

Edmundston, N. B.

Je fais les boutons aussi avec l'étoffe que vous apporterez pour costumes et manteaux.

encore, qui s'affilient au Comptoir pour profiter d'un débouché avantageux.

Par une culture bien ordonnée selon les besoins des villes, par des ventes rapides et directes, notre peuple des campagnes, en faisant rendre à la terre des produits qui la rémunèrent mieux lui-même que le grain et le foin, soulagera efficacement la population des centres, lui contribuera à la santé de nos familles ouvrières, il fera couvrir d'union et de prospérité nationale.

Joseph BRUYERE.

L'hygiène de la beauté

(Suite de la 21ème page)

se contenter d'arroser ses repas d'eau minérale. Pourtant, en l'interrogeant sur son genre de vie, elle raconte que plusieurs fois par jour et "pour se donner du ton", elle buvait du vin sucré et des vins constitutifs.

L'ayant invitée à cesser pendant quelques temps ce régime, tout en lui recommandant certaines pratiques légitimes, le praticien fut à même de constater un grand bien d'abord, et peu après la disparition de toute inflammation déplaissante à l'œil.

Il faut encore se garder d'un trop succulent ordinaire. La trop bonne chère, en rendant les digestions difficiles, prédispose aux maux d'estomac, qui sont l'origine de ce qu'on appelle vulgairement : la mauvaise mine. Le tra-

vail imposé à l'organe finit, lorsqu'il est trop laborieux, par déterminer des souffrances qui se reflètent en nuances jaunâtres, en pâleurs désagréables ou en rougeurs intempestives sur le visage dont elles détruisent les grâces.

La constipation est aussi l'ennemi de la fraîcheur, car elle nuit à la bonne circulation du sang.

De tous ces inconvénients il est facile de se défendre en observant un régime sain et dépourvu de fantaisies outrancières qui viennent toujours apporter une perturbation dans les fonctions organiques, en amenant la fatigue ou la déformation des traits.

Il est cependant encore bon, outre les précautions dont nous venons de parler de prendre quelques soins et d'employer certaines lotions efficaces, mais inoffensives pour tant, dont nous allons donner la recette.

LES ACNES

Entre toutes les maladies de la peau, dont l'aspect désole les femmes, l'acné sous ses deux aspects les plus ordinaires est la plus répandue.

Une de ses manifestations se traduit par une série de petits points noirs, criblant le visage et surtout le nez.

Beaucoup de personnes les éliminent par la pression des ongles, d'autres en appuyant une clef de montre autour du petit point noir. Cela ne sert de rien à rien, car il se remonte immédiatement. Un autre aspect de l'acné est de

rendre la peau huileuse, comme si elle était frottée de pommade.

Dans les deux cas, le meilleur remède est un massage quotidien dont le résultat est d'ouvrir les pores de la peau, afin de laisser pénétrer les principes bienfaisants des lotions que l'on emploiera pour combattre cet inconvénient.

Pour opérer ce massage il faut avoir les mains bien nettes et enduire l'extrémité des doigts d'un peu de vaseline étendue d'eau de roses ou de Floride. Certaines personnes, après ce massage, écrasent un citron sur les pores, après avoir saupoudré ce citron d'un peu d'alun.

On attend cinq minutes. On lave ensuite à grande eau et on poudre d'amidon.

Eau de roses . . . 100 grammes
Alcool camphré . . . 12 grammes
Glycérine . . . 10 grammes

Dans certains cas les lotions très chaudes ont un excellent effet, mais elles ne doivent être employées qu'avec une grande circonspection. On en fait deux ou trois et on attend le résultat. S'il est tel qu'on le désire, on continue en accentuant s'il se peut la température, sinon on revient aux lavages tièdes.

Si vous voulez faire plaisir à une amie, venez au "Madawaska" et achetez-lui une belle boîte de papier et enveloppes de luxe.

Feuilleton du Madawaska

LA BRISURE

par PIERRE L'ERMITE.

Première Partie

(Suite)

—Incrustation !. Voici un mot bien maritime !

—Vous venez d'avouer votre impuissance à analyser votre état d'âme, qui est, en effet, incohérent. Dans votre réquisitoire, je vois des boutades, je ne distingue aucune raison. Un prêtre dit son office en wagon !. C'est son droit !. Vous ne détestez pas le voisin parce qu'il lit un journal qui n'est pas de votre opinion !. Le bréviaire est véritable ?.. Cela indique que son propriétaire ne doit pas être riche !. Le prêtre a des idées qui ne lui sont pas personnelles ?.. Et vous !.

—Moi ?..

—Vous n'avez même que cela, mon cher ! Et le prêtre a cet immense avantage sur vous, que ses idées, garanties par l'expérience des siècles sans nombre, ont des chances pour être plus éprouvées que n'importe quelles autres. D'ailleurs, êtes-

vous sûr qu'il n'a pas ses idées, très à lui, sur une foule de chose ? Attendez d'avoir causé quelques instants avec l'abbé Burgeois, qui n'est pourtant qu'un simple curé de campagne !.

—C'est possible. Mais, ma petite, vous me paraissez esquiver ma question ?..

—Je n'esquive absolument rien.

—A quoi s'applique le mot "incrustation" ?

—Je me figure votre état d'âme de la façon suivante : vous êtes double ; au fond, il y a un bon garçon.

—Tout de même !.

—Oui, et un mauvais. L'ensemble est plongé dans une société saturée d'objections, de calomnies et mensonges, où tout attaque Dieu et le prêtre qui le représente. Nier donc cela !. C'est le journal qu'on parcourt, la pièce de théâtre qu'on voit jouer, la plaisanterie qui éclate à vos oreilles. Alors, il n'y a pas

de proportion entre l'attaque et la défense ; les absents ont toujours tort ; ici, l'absent s'appelle "Dieu" et, comme vous êtes un grand négligent !.

—Merci !.

—Un immense paresseux !.

—Comme vous ne vous défendez pas, comme vous ne vous confessez jamais !.

—Il ne faudrait plus que cela !.

—Il y a sur votre âme un dégoût incessant apporté par le monde et qui n'est pas résorbé. Cette poussière de haine perpétuelle s'inscrute sur votre intelligence et la déforme ; elle produit une sorte de pétrification de votre faculté de penser.

—La fontaine de Sainte-Allyre !.

—Absolument !. Et le phénomène est fatal chez tous ceux qui ne réagissent pas, qui ne défendent pas le litoral de leur âme contre cet apport d'alluvions. Conclusion : je suis enchanteré que vous diniez avec mon curé, il ne peut vous faire que beaucoup de bien !.

—Parfaitement !. mon pauvre Gilles, tu vois le coup ?.. On va le lancer à la conversion !. Je deviens son glorieux, à cet homme !. Seulement, je vous préviens, c'est absolument inutile, et même dangereux !.

—Vous pouvez être tranquille !.

Je n'ai pas envie de vous le faire détester davantage. Je laisse aller les choses, car j'ai grande foi dans le rayonnement de la vérité. Dans la chaleur du bien et du beau, qui forcent la fleur de l'âme à s'entr'ouvrir après les nuits les plus longues.

—La fleur de mon âme !. Je ne vois pas bien l'objet. En somme, poésie à part, j'ai l'impression de tomber dans un véritable soupçon d'écrit !.

—Vous savez, l'auto est encore là !.

Mais une grosse voix se fait entendre du milieu du jardin.

—Ah ! ça, où êtes-vous donc ?..

—Par ici, père !. Nous arrivons par la grande allée.

Ils se mirent à courir comme des écoliers dans un mauvais cas.

—Vous n'avez pas du tout l'air de vous douter que la remise est trop petite !.

Quelle remise ?.. fait Gilles, en ouvrant des yeux ronds derrière son binocle d'or.

—Mais vous êtes dans la lune, mon garçon !.

Absolument !.

—Pourtant !.

—U n'y a pas de "pourtant" vous êtes dans la lune !.

Et comme M. François regarde

leurs visages tout rouges d'anathématisation :

—Je suis sûr que vous venez de vous prendre aux cheveux !.

—Votre fille prétend que je suis une incrustation !.

—Vraiment, Pascale !. J'ai peur que tu abuses !. Laisse-le au moins arriver !.

M. François passe alors son bras sous celui de son ami, et l'entraînant vers la coquette maison en pierre blanche :

—Consalez-vous, mon pauvre Gilles, tout à l'heure, vous aller dîner avec M. le curé !. Vous savez, un homme !.

Lé M. François fait claquer sa langue contre son palais, avec un geste qui en dit long !.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

Gillenormand occupait dans le cottage des Herbiers une fort jolie pièce, qu'on appelait "la chambre mauresque".

Les meubles étaient un cadeau de mariage fait à Mme François par un cousin de Gilles, ancien officier de marine ; et tous ces babuts, ces armes, ces fautes authentiques et de grand caractère avaient déterminé l'ornementation correspondante.

Elle possédait son histoire fami-

liale et très douce, cette décoration de la chambre, car chaque point de broderie gaîtait enclose un peu de l'âme du passé. Hiver et été, Pascale et sa mère y avaient travaillé avec ferveur. Tous les rideaux, toutes les tentures, tous les coussins étaient leur création ; et, quand Mme François se couchait, terrassée par la maladie qui devait l'enlever en quelques jours, elle remit à Pascale une broderie commencée :

—Tu la finiras... et qu'elle te rappelle ta pauvre maman !.

Recommandation bien superflue. Car Pascale adorait sa mère, dont elle était l'ardente image. Jamais, depuis le terrible jour qui avait enlevé sa vie, les fleurs n'avaient manqué à la chambre mauresque. Parfois, la jeune fille allait les chercher bi-n loin, jusque dans les bois de Sainte-Radegonde, autour d'un calvaire celtique, où poussait une végétation spéciale de mousses ar- gentées, de lichens hachés en mille arabesques, et dont les lignes s'alliaient ici avec celles que les deux femmes avaient jadis dessinées.

Pascale chérissait cette chambre, qui donnait sur la Seine ; elle y travaillait de longues heures, savourant son calme, où l'âme de sa mère semblait plus facilement venir la retrouver, aimant le goût exotique qui

(A suivre)